

Sèn Gian

Associazione di Promozione Sociale

Le racines au contraire

Spectacle historique

de Tullio Parise

4 et 5 juillet 2020



Personnages et interprètes:

1)Marco jeune	Cristian Malan
2)Sonia jeune, compagne de Marco	Adele Parise
3)Giuseppe Charbonnier à 26 ans	Diego Meggiolaro
4)Maria Peyrot, épouse de Joseph à 22 ans	Bianca Parise
5)Bartolomeo Peyrot, père de Marie a 55 ans	Alessandro Bruno
6)Maria Artus, mère de Marie à 58 ans	Rossella Tedeschi
7)Maddalena, femme de Bobbio Pellice	Paola Cesano
8)Anna, jeune femme de Bobbio Pellice	Cristina Marian
9)Vittoria, femme de Bobbio Pellice	Franca Malanot
10)Joseph Charbonnier, vieux	Tullio Parise
11)Joseph Charbonnier a 54 ans	Emil Miegge
12)Jean Gemonat, habitué de l'auberge, français	Carlo Curto
13)François, patron de l'auberge, français	Ernesto Asvisio
14)Albert, garçon de l'auberge français	Gionathan Campia
15)Jacques, habitué de l'auberge, français	Piercarlo Reinaudo
16)Monsieur Musset, pasteur évangélique, français	Michele Malan
17)Paulette, française	Donatella Caffarel
18)Susanne, française	Annarita Reinaudo
19)Camille, française	Giancarla Deferrari

20)Marie Peyrot, épouse de Joseph a 50 ans	Ivana Cogno
21)Hyppolite Charbonnier, fils de Joseph et Marie, 27 ans	Matteo Ficara
22)Pierre Charbonnier, fils de Joseph et Marie, 16 ans (21 en réalité)	Daniel Davicino
23)Joseph Barthelemy Charbonnier, fils de Joseph et Marie, 12 ans (18 en réalité)	Micael Fissolo
24)Marie Charbonnier, fille de Joseph et Marie 12 ans (10 en réalité)	Giulia Bertalot
25)Caterina, femme de Bobbio Pellice	Marisa Sappè
26)Adelina, femme de Bobbio Pellice	Ornella Novajra
27)Antoine Durand, homme	Marco Pasquet
28)Monsieur Lalande, juge	Fulvio Giuliano
29) Martel, geôlier	Luca Malan
30)Bouvier, prisonnier	Antonio Valter Pignataro

Techniciens: Musiques, Sons, Lumières, Voix et Bruitages, Vidéos, Costumes, Décors

- Musique:	Chorale Vaudoise de Rorà
- Techniciens Son et Lumières	Valter Carle, Dino Massello, Andrea Rabito
- Voix et bruitages	Piergiorgio Brun
- Réalisation vidéo	Sylvie Mattio
- Changement décors, costumes, scénographie	Tout le monde

Régie

Tullio PARISE

Prologue: dans un lieu non précisé, dans les vallées, de nos jours

Le spectacle commence avec la Chorale qui monte sur la scène et qui chante un' introduction (Chant I: « Adieu à la Patrie»). Au devant de la scène arrivent deux jeunes. Ce sont Marco et Sonia. À la fin du chant, la Chorale disparaît derrière le décor et restent sur scène seulement les deux jeunes. Ils sont couverts de poussière et décoiffés. Le décor est composé de deux chaises défoncées, un meuble délabré, quelques objets cassés et inutiles et un vieux coffret en meilleur état. En outre il y a d'autres malles et valises, bagages symboliques de tout émigrant.

Personnages et interprètes: Marco et Sonia jeunes.

Marco (il regarde autour de lui désolé): Quel bordel (et après une pause, il répète sur un ton de voix plus bas et plaintif)
Quel bordel ...!

Sonia (le réprimande): Vraiment tu ne sais pas dire autre chose, Marco? Depuis que nous sommes entrés ici, tu n'as fait que répéter (elle le singe) "Quel bordel!"

Marco (vexé): Mais regarde autour de toi Sonia! Regarde autour de toi. Ici ça ne te semble pas à toi aussi un grand bordel?

Sonia: (en soufflant): Oui! Mais ce n'est pas en te plaignant tout le temps que les choses changeront! Nous avons voulu acheter cette ruine? Nous désirons la remettre en état pour venir y habiter? Donc nous n'avons pas d'autre choix que de nous mettre au boulot.

Marco (ouvrant les bras) Oui, oui, mais si je avais su combien de boulot il y avait à faire je ne me serais pas embarqué dans cette entreprise.

Sonia (en se mettant en colère) Bien sur tu aurais préféré continuer à vivre avec papa et maman (ironique) tu aurais fait le fils à papa toute ta vie? Belle perspective.

Marco (de plus en plus vexé) Je n'ai pas dit ça! Je dis seulement que peut être on aurait mieux fait de ne pas choisir une maison si vieille et en si mauvais état!

Sonia (regardant autour d'elle perplexe elle aussi) Surement, mais qui nous aurais donné l'argent pour une maison neuve? Et puis ce sera une vieille baraque mais les murs sont solides. Nous la retaperont et elle aura une personnalité, la nôtre! Moi je n'aurais pas voulu d'un appartement pareil aux autres.

Marco : Ah, avec ça soit tranquille, tu seras satisfaite. Des maisons pareilles il n'y en a pas beaucoup sur le marché. Le problème maintenant est un autre. Nous devons trouver une camionnette pour déménager toutes ces vieilles choses, faire le ménage à fond et voir tous les travaux à faire.

Sonia (de nouveau se regarde autour, se déplace lentement, en parlant et s'approche d'une vieille malle) Allez, maintenant n'exagère pas comme d'habitude. Non, ce n'est pas tout à jeter. Cette malle par exemple, on la nettoie, on la revernit et on l'utilisera comme coffre!

Marco (se moquant) Bien sûr ! Elle sera toute vermoulue (Sonia souffle en ouvrant la malle) Et puis qu'est que tu espères trouver dedans. Un trésor ? Des vieilles monnaies. Il y a que des vieux chiffons usés. (il fait une pause en regardant Sonia interrogatif) Eh tu ne me réponds pas ? Regarde que ...

Sonia (elle lève la main pour l'arrêter) Mais cesse donc! Ne parle plus et vient plutôt voir. Regarde ! (et indiquant à Marco un papier jauni par le temps qu'elle tient à la main) regarde ce que j'ai trouvé!

Marco (il s'approche récalcitrant) Qu'est que c'est ? L'héritage d'un oncle d'Amérique?

Sonia (sourit, pendant qu'elle le prend par la main et le fait s'asseoir à côté d'elle sur une chaise qui tout de suite se casse. Elle a un fou rire, Marco au début s'assombrit puis il rit de lui-même et s'assoit sur un angle du coffre ouvert. Lis-ça.

Marco (cherche à lire, puis éclate) Mais c'est en français! Et en plus écrit à la main ! Je n'y comprends rien !

Sonia (avec patience) Mais non. Si les choses tu les lis avec attention, ça ce comprend! (elle s'arrête un moment absorbée par la lecture, puis s'exclame) Marco ! Mais on parle d'une condamnation à mort ! Le Joseph Charbonnier ... est en prison (elle lit) nait à Beubi ! Marco ! C'est Bobbio ! (elle penche de nouveau la tête vers la feuille pendant que Marco semble intéressé, Sonia reprend à lire) ... coupable d'avoir le 28 juillet 1850, à Banon, commis volontairement sur la personne de Jean Gemonat (elle s'arrête, regarde Marco avec insistance) avec l'aide d'un couteau.

Marco : Fait voir (il prend et lit rapidement) mais c'est arrivé il y a 170 ans, en France. Et il a risqué la guillotine (il se retourne et prend vite un vieux livre, noirâtre et l'ouvre) Regarde une Bible.

Sonia : Une Bible de famille.

Marco (lit sur la première page) Marie Peyrot née à Bobbio le 4 avril 1800, fille de Bartholomé Peyrot, 55 ans et de Marie Artus 58 ans, le 14 novembre 1822. Joseph Charbonnier, né à Bobbio en 1796, profession charbonnier.

Sonia : Charbonnier de nom et de profession

Marco (il marque une longue pause) Une histoire étrange. Un qui nait à Bobbio, se marie, finit par tuer un autre. (Il relit) où est déjà qu'il a tué untel à Banon ? Et c'est où Banon ?

Sonia : En France ! Tu vois il parle du Tribunal de Justice de Digne. (Marco ne semble pas comprendre). Digne, Marco ! En Provence !

Marco : Mais alors ce Joseph et cette Marie ont émigré en France ?

Sonia : Quelle histoire ! Un meurtre du quel on connaît rien ... un mariage d'il y a 200 ans ... (avec un air songeur) un mariage ... (on entend au loin un hymne chanté par la chorale : « Seigneur dirige et sanctifie ». Chant II. Pendant ce chant Marco et Sonia s'éloignent laissant la scène avec les décors. La Chorale entre sur la scène, chante et à la fin repart).

Acte I

Dans la court du Temple Vaudois de Bobbio Pellice (14 novembre 1822)

(Entrent en scène Giuseppe Charbonnier, un homme de 26 ans, avec sa femme Marie Peyrot de 22 ans. Avec eux il y aura Bartolomeo Peyrot, le père de Marie, de 55 ans et Marie Artus, la mère de 58 ans. Ensuite entreront en scène aussi trois femmes, Maddalena, Anna, Vittoria et Giuseppe et Maria qui viennent de se marier. Les visages son échauffés, émotionnés mais ils laissent entrevoir une certaine préoccupation).

Giuseppe : (entre en scène tranquille, avec la jeune marié à son bras, viennent en suite les beaux parents) Et voilà Maria ! Maintenant nous sommes mari et femme (il regarde du coin de l'œil Maria) vous n'êtes pas contente ?
Maria (d'un air timide) Oh certainement, je le suis.

Giuseppe (agacé) Vous n'en avez pas l'air ...

Maria : Qu'est est ce que vous voulez dire ?

Maria Artus (intervient) Ma fille est contente certainement. Qu'est ce que vous voulez, qu'elle vous l'écrive ?

Giuseppe (apeuré par la réaction de sa belle mère) Non ... certes non ... mais je me demandais ...

Maria Artus : Et si elle ne vous le dit pas en sautant de joie come il semble que vous le voudriez, c'est qu'elle à ses raisons.

Giuseppe : (tentant son autodéfense) Qu'est ce que vous voulez dire ? Quelles raisons ...

Maria : (tente d'interagir) Mère ...

Maria Artus (l'interrompt brusquement) Laisse moi parler, je te connais plus que tu te connais ! (à Giuseppe) Ma fille est préoccupée pour son futur !

Bartolomeo (tente à son tour d'intervenir) Excusez moi Maria, peut être que notre fille ...

Maria Artus : (brutale) Vous taisez vous : croyez vous connaitre ma fille plus que moi ?

Bartolomeo: Non surement pas, mais ...

Maria Artus : (coupant court) Et alors laissez moi parler, moi j'ai élevé cette fille. Si vous voulez vraiment dire quelque chose, parlez de ses quatre frères qui sont des hommes. Mais de Maria et de sa sœur Caterina, beh, seulement moi je peut dire quelque chose !

Giuseppe : (essaie de parler) Vraiment je crois que Maria puisse répondre tutte seule aux questions.

Maria Artus : (agacée) Boff ! Certainement qu'elle peut ! Mais de toute façons je sais très bien ce qu'elle veut vous dire (après une pause) alors allez, ma fille : dites quelque chose à votre curieux de mari !

Maria (regardant sa mère et puis son mari) Je suis contente, Giuseppe. Vraiment. Peut être, suis encore comme ça, je ne sais pas bien quoi penser. Je dois m'habituer à l'idée d'être votre femme.

Giuseppe : Oh, cela non sera pas difficile de vous habituer.

Maria Artus : (traquant la fille) Et puis...

Maria : (toujours incertaine) Et puis ...

Giuseppe (interrogatif) Et puis ?

Bartolomeo (incrédule) Et puis ?

Maria Artus (souffle en incitant la fille) Allez ! Et puis.

Maria : Et puis je suis un peu « sagrinà » ...

Giuseppe : (ne sais pas quoi penser) « Sagrinà » ?

Bartolomeo : (avec un air de minimiser) « Sagrinà »... ?

Maria Artus (en coupant court) « Sagrinà » !

Giuseppe (après une pause) Mais assez ! On rassemble aux « »galucciu » le matin qui répètent tous le même refrain « Sagrinà , sagrinà, sagrinà ». Mais « sagrinà » pour quelle raison ?

Maria Artus « Sagrinà » pour le futur !

Giuseppe (n'en croit pas à ses oreilles) Mais le futur ? Mais quel futur ? (à ce moment rentrent trois femmes de Bobbio, Maddalena, Anna et Vittoria)

Maddalena : Félicitations ! (et va vers la mariée pour lui faire la bise).

Anna : Oui, tous mes souhaits et soyez heureux (pendant que Maddalena prend dans ses bras l'épouse et lui fait une bise)

Vittoria (elle aussi félicite les jeunes époux) Quel beau couple vous faites !

Marie (dit à Marie Artus qui la regarde d'un air renfrogné) Ils sont vraiment un beau couple

Maria Artus (haussant les yeux au ciel et soupirant) Si, si, certainement.

Anna : Ah vous devez être orgueilleuse de votre fille et de votre gendre.

Maddalena : Oh si, un grand travailleur.

Vittorio : Et puis avec un métier sur. Ah si un métier sur.

Maddalena : Le pensez-vous pas aussi, Maria ?

Maria Artus (comme ci-dessus) Ah, ça.

Anna (à Bartolomeo qui semble absent, et éloigné) Vraiment Bartolomé ? Qu'est ce que vous en dites ?

Bartolomeo (en retournant sur terre) Comment ? Ah, sur, faire le charbonnier est un métier qui va toujours bien.

Giuseppe (interviens fier de lui) Oui mais ce n'est pas facile, eh ? Il faut savoir choisir le bois et bien faire la charbonnière et puis maintenir la bonne température sinon tout brûle et tout est foutu.

Maria (orgueilleuse) Eh, Giuseppe est un des plus habiles à faire le charbon.

Anna : C'est sur : nous le savons bien¹

Vittoria : Et c'est vous qui avez le meilleur charbonnier. Eh !

Maddalena (avec suffisance) Le meilleur ! Mon mari aussi est brave à faire le charbonnier. Et puis les hommes ne sont pas seuls à faire le charbon. Les femmes et les garçons aussi s'ils veulent.

Maria Artus (intervient) Vraiment, et à la fin tous morts de fatigue, noirs comme des « diau » et les poumons pleins de poudre qui te brûle. Belle vie !

Bartolomeo (après une pause) Mais c'est le travail que nous avons, Maria mon épouse. Et un métier honnête. Cela ne sera pas le plus beau métier du monde, mais nous l'avons toujours fait de père en fils. Il nous a toujours donné à manger et moi je serais orgueilleux que Giuseppe et Maria me donnent des petits enfants qui fassent les charbonniers !

Maria Artus (hausse les mains sceptique) Cela sera ...

Anna (après une pause) Nous peut-être nous partons.

Maddalena : Oui partons, vous aurez à faire ... travailler ...

Vittoria (malicieuse) Oh peut-être les mariés doivent faire quelque autre chose ...

Maria Artus : Oh cela sera mieux qu'ils se mettent à travailler, à partir d'aujourd'hui, ce ne sera plus moi à les nourrir !

Giuseppe (s'opposant) Eh! "Travajé, magara duman ! " Laissez nous faire un peu la fête, aujourd'hui
Bartolomeo : Juste !

Maria Artus (coupant court) Eh, « adess vedruma » (au mari) Vous vous êtes marié il y a plus de trente ans et vous pouvez retourner au travail ; la charbonnière vous attend.

Vittoria (partant avec Maddalena et Anna) Oui, oui, alors au revoir.

Maddalena : Au revoir.

Anna : Au revoir et encore félicitations ! (parlant aux deux autres en sortant). Quelle insupportable vieille celle-là !

Maddalena: Cela ne lui suffit pas que de ses six fils, les trois plus vieux ne soient pas mariés et ils sont tous à la maison à travailler pour elle.

Vittoria : Juste à trente ans elle les mène à la baguette. Ils travaillent comme des malheureux et jamais de plaisir !

Maddalena : Et le mari ? Quel « bunom » Vous avez vu quelle figure il fait ?

Anna : Quelle famille ! Quelle famille ... un père et trois fils qui semblent fait dans le même moule, tous comme des faibles. Et le plus jeune ? Espérons ...

Vittorio : Heureusement que Maria et sa sœur Caterina semblent plus malines ...

Maddalena (levant les yeux au ciel) Ah et si ce Giuseppe l'emporte loin !

Anna : Mah, oui, peut-être. Celui là il semble maintenant un peu endormi mais j'en ai entendu des belles sur son compte... Il est plus rusé que cela ne semble !

Vittoria (d'un seul coup intéressée, presque conspiratrice) Vraiment, raconte, raconte... ...

Anna : Vous devez savoir... (elles sortent et la voix d'Anna s'éteint à la sortie)

Maria (qui était en train de sortir se tourne brusquement) Ah vous n'avez pas compris ? Vous avez besoin d'explication ? (elle rit) « Bel om ca l'é mariase mia fia ! »

Bartolomeo : Allez ne soyez pas injuste.

Maria Artus : Injuste ? Vous les hommes vous semblez vivre dans un autre monde ! Vous faites ce métier et vous en êtes fiers. Vous faites bien, mais la faim que nous ressentons chaque fois que nous avons fini de manger, celle là vous la comprenez ? Faites les charbonniers. Vous êtes toujours sales et mort de fatigue. Et de l'argent pour la nourriture toujours peu, je le sais moi quelle fatigue nous avons fait pour élever nos 6 enfants. Et vous (elle indique Bartolomeo) qui en voulez d'autres !

Maria : Maman, nous avons grandi bien pourtant ; nous n'avons jamais souffert la faim...

Bartolomeo (après une pause) Ta mère a raison Maria, si vous n'avez pas souffert la faim, c'est parce que souvent nous les adultes nous nous sommes privé de nourriture pour vous la donner. Et maintenant qu'à la maison, nous avons d'autres hommes qui travaillent, finalement nous pouvons être un peu plus à l'aise. Mais tu (s'apercevant de Giuseppe), vous ... et les enfants qui viendront, vous serez seuls et vous ferez la même vie que nous, tant d'années. Cette vie dure !

Giuseppe (sur de lui) Je travaille dur et je m'occuperai de votre fille et de nos enfants, si nous en aurons.

Maria Artus (pleine de doutes non exprimées) Cela sera. (Elle prend son mari sous le bras) « Nduma adess » (elle est en train de sortir à côté de son mari, une seconde avant, elle se tourne et les regarde une dernière fois) Cela sera...

Giuseppe (après un moment de pause) Et alors !

Maria (elle regarde son mari, elle a une lumière diverse dans les yeux) Et alors quoi ?

Giuseppe : Vous ne me direz pas que vous avez les mêmes idées de votre mère ?

Maria (d'un air décidé) Regardez Giuseppe, ici on ne parle pas de se faire des idées. Ma mère connaît très bien mon caractère. Je la connais. Mais je sais aussi qu'elle a raison. Ces bois, cette montagne sont durs et difficiles. Monter par la Combe du « Ghicciard » tous les jours à faire des fagots, pour le charbon, se casser le dos, respirer la fumée et la poussière pour quelques sous... Maintenant nous y arrivons, certainement mais si nous avons des fils ?

Giuseppe (il semble que sa confiance en soi se détériore un peu) Eh, oui je comprends, mais nous nous en sortirons et puis ? Qu'est ce que voudriez faire à la place ?

Maria : Je ne sais pas. Maintenant nous nous sommes à peine marié, continuons comme ça. Mais moi je ne veux pas faire la fin de mes frères. Moi je veux des enfants et nous y devons penser. Si les choses vont mal, nous pourrions penser de partir.

Giuseppe : Partir ? Mais où ? Descendre à la plaine ? En bas à « Sen Gian » à cultiver les champs ? Comme les Bonjour et les Rostagnol ?

Maria : Peut-être, peut-être plus loin. Vous vous souvenez de la Linette Davit ?

Giuseppe : Linette ? Mais Linette est partie ... (il reste muet). Mais Linette est partie en France ! Elle est allée à Marseille faire la « sirventa » dans une maison là-bas. Là elle connaissait le pasteur...

Maria : Et alors nous ne pourrions pas faire nous aussi la même chose ?

Giuseppe : Mais ici nous travaillons ensemble à faire le charbon et ...

Maria : Moi je ne ferai pas charbon toute la vie. Moi je ferai des enfants, je les élèverai et mes enfants devront aller aussi à l'école. Vous serez seul à travailler. Si nous étions ailleurs, je pourrai faire la bonne ou la nourrice pour une famille riche. Nous serions mieux...

Giuseppe (semble y penser) Oh bien maintenant cependant nous n'en sommes pas encore là.

Maria (soupirant) Ça va. Nous n'en parlons pas encore. Mais nous ne pourrons pas renvoyer cette discussion encore pour longtemps. (elle regarde dehors) Moi j'y vais. Vous si vous voulez échanger encore deux mots avec les autres (elle indique en bas de la scène) faites donc. (Elle sort).

Acte II

Dialogue entre Giuseppe et Joseph

Dans un lieu imaginaire (14 novembre 1822)

(Pendant que Giuseppe reste en scène et se déplace en avant, s'illumine un coin au fond de la scène à gauche et des coulisses sort un vieillard)

-Personnages : Giuseppe Charbonnier à 26 ans, Joseph Charbonnier vieux-

Giuseppe (parlant à lui-même, perplexe) Partir ! Mais qu'elle bêtise. Comme si à un certain moment, un décide de partir et s'en va. Comme ça !

Joseph : Eh, si on savait que nous réserve le futur !

Giuseppe : Que savon nous de ce qu'il y a hors d'ici ? Hors de Bobbio ?

Giuseppe : Et puis encore, encore, si elle m'avait dit qu'elle avait envie d'aller là bas, près de San Giovanni... Mais... en France ! Mais c'est une folie !

Joseph : Pourtant si on doit faire un saut, autant le faire grand...

Giuseppe : A Sen Gian ce n'est pas très différent d'ici.

Joseph : En France, on dit, qu'on est bien. Il y a beaucoup de terre et le travail se trouve facilement...

Giuseppe : et en France on parle français et au moins je le connais. Mais tout le reste : en France il y a les Français !

Joseph : Et quoi. Il faudrait savoir à l'avance les conséquences de nos choix !

Giuseppe : Eux ils sont différents ! Ils mangent d'autres choses ! Entre eux ils se comportent d'une autre façon... je ne sais pas...

Joseph : Si nous savions où porte la route que nous choisissons, nous pourrions avoir quelques indications supplémentaires...

Giuseppe : Ça sera un saut dans l'inconnu...

Joseph : Mais si on savait tout, quel sens y aurait il à changer ?

Giuseppe : Même ... si... au fond... changer et ne plus se casser le dos comme ça...

Joseph : Quand j'avais 26 ans et que je étais à Bobbio, je n'y pensais pas à partir ...

Giuseppe : Même si Maria irait faire la « sirventa » elle ne devrait plus faire cette vie.

Joseph : Je me le rappelle le jour de mon mariage. Il faisait froid, nous étions en novembre. Et Maria me dit tout de suite qu'elle aurait aimé partir...

Giovanni : Et nos enfants grandiraient certainement mieux qu'au milieu de ces pentes...

Joseph : Et moi je ne savais pas quoi dire, ni penser...

Giuseppe : Je ne sais pas quoi dire, ni penser...

Giuseppe : Eh, si je savais su où nous aurait porté les routes choisies...

(Ils sortent de la scène, tous les deux du même côté d'où ils étaient rentrés)

Acte III

Dans une auberge de Banon (28 juillet 1850)

(A couper la continuité du spectacle il y aura la Chorale qui entrera en scène de derrière les coulisses –Chant III : « Tourbillon » Pendant le chant on prépare le décor : 3 tables et une huche avec quelques bouteilles de vin et quelques verres. Rentrent 5 acteurs. Sur les tables un peu de pain, du fromage et du saucisson. A la fin du chant les hommes de la Chorale s'assoient aux tables de façon désordonnée, sans parler mais en mangeant et buvant. Les femmes de la Chorale sortent. A une table à gauche assis Joseph Charbonnier et le pasteur Musset et à une autre table à droite, deux autres Jean Gemonat et Jacques. Deux choristes seront à la première table, deux autres à la table à droite. La troisième table au fond sera occupée par les choristes. François sera appuyé au fond et se déplacera parmi les tables en servant les uns et les autres. A côté de lui Albert le serveur, qui pourrait être son fils l'aidera. Pendant que se déroule le dialogue, à chaque table les convives parlent entre eux –en silence- jusqu'à l'épilogue où tous prendront part)

François (attitude autoritaire vers Albert pendant que les convives parlent entre eux) Allez garçon ! Porte à boire à ces messieurs.

Albert (c'est un garçon timide) Tout de suite (Il prend une carafe de vin avec décision, mais en risquant d'en renverser un peu)

François (durement) Eh fait attention ! Autrement je te le fait payer !

Albert : Excusez moi je ne l'ai pas fait exprès.

Musset (intervient) Laissez-le... C'est un jeune et il plein de volonté, cela se voit.

François (soufflant pendant que Albert s'approche à la table derrière lui et verse à boire) Mais quoi, plein de volonté ! C'est un feignant. Moi à son âge...

Musset (l'interromps) Vous étiez pareil! Je me rappelle ce que votre père disait de vous...

Jacques (à Albert qui s'approche de la table à laquelle il est assis avec Jean Gemonat). Oh Albert, mais à manger tu ne nous porte rien!

Albert (promptement) Tout de suite! Je demande tout de suite au patron. (Il lance un coup d'œil à François)

Jean Gemonat (en se moquant) Au patron (à François) Eh François! Patron qu'est ce que vous avez à manger?

François (à haute voix) Oh seulement choses de première qualité pour mes meilleurs clients (et à basse voix à Albert) prend la moitié de cette mauvaise tome de toute façon ils sont déjà moitié saoul et ils ne voient plus la différence entre une chèvre et une vache!

Albert (tente de se défendre) Mais cela n'est pas juste!

François (de nouveau dur) Fais comme je t'ai dit. C'est moi qui décide ce qui est juste ou non!

Albert (humblement) Ça va (il passe derrière le comptoir pour prendre le fromage, puis le porte à Jean et Jacques. Ensuite il se déplace vers la troisième table portant aussi du fromage à deux autres clients)

Musset (d'une manière douce) Donc Joseph, vous êtes venu aussi ce soir... Bien cela me fait plaisir de vous voir...

Joseph (avec nonchalance) Mais si. Je n'avais pas envie de rester à la maison. Il fait chaud et au moins le soir, cela fait plaisir un peu de tranquillité. Nous travaillons toute la journée!

Jean Gemonat (à haute voix mais en s'adressant à Jacques) Travailler! Tu l'entends comme si celui là avait envie de travailler!

Jacques (apeuré) Baisse la voix Jean. Ne te fais pas entendre!

Jean Gemonat: Et alors! Même s'il m'entend?

Musset: Ah oui, vous avez raison Joseph, toutefois on vous voit un peu trop de l'auberge... Et aujourd'hui c'est dimanche, vous n'avez pas beaucoup travaillé. Vous êtes même venu au Culte...

Joseph: Écoutez de quelle chaire (riant tout seul pour son jeu de mots) de cette...chaire vient votre prédication. N'êtes pas ici vous aussi?

Musset: Oui certes. Mais il fait chaud pour moi aussi et moi je ne passe pas tous les soirs à l'auberge. Tandis que vous à ce que je sais, vous êtes un fidèle client de notre François...

Jean Gemonat (comme en dessus) Eh c'est un vrai saoulard! Toujours ici à boire!

Jacques: Ça suffit s'il te plait! Nous ne sommes pas venu ici pour foutre le bordel...

François (s'approche de la table de Joseph) Mais laissez le, Monsieur Musset. Laissez-le boire Si tout le monde était comme vous, je pourrai mourir de faim.

Joseph : Bravo François ! Portez-moi encore quelque chose ! Avec cette chaleur cela fait plaisir de se rafraichir le gosier !

François : Tout de suite (avec autorité à Albert) Albert, sert à boire ici !

Albert : j'arrive (et il reprend la carafe, mais à un coup d'œil de François, il se calme pour ne pas en renverser encore, puis il en verse un peu à Joseph)

Musset : Toutefois n'exagérez pas.

Joseph : Qui c'est qui exagère ? Avec toute la poudre à charbon que je me retrouve dans la gorge, vous croyez que deux verres de vin suffisent ?

Jean Gemonat (à haute voix à François qui pendant ce temps est allé vers la troisième table) François vient ici ! Nous avons soif nous aussi (élevant la voix sur les paroles qui va dire) François.

François (se dirige à toute vitesse vers la table de Gemonat) Me voici Jean, mais ne vous préoccupez pas : à boire il y a n'a pour tous : le vin ne manque pas ici. Mais s'il vous plait, n'exagérez pas.

Jean Gemonat (haussant les épaules) Et qui exagère ? Mais plutôt versez, versez... Ne soyez pas radin ! Nous payons ce que nous buvons !

François (en soupirant fait un signe à Albert qui verse) Voilà ! (en s'adressant à Jacques) et vous Jacques ? Vous en voulez encore ?

Jacques (en levant la main) Non merci, j'en ai assez. Le vin réchauffe et il fait déjà assez chaud comme-ca. Je voudrai pas qu'il me monte à la tête, et qu'il me fasse faire des choses que je ne veux pas.

François (cherchant de changer discours) Et comment va Paulette ? Et votre femme ?

Jacques : Mieux merci. Mais nous avons du appeler Camille vous savez ? Celle qui met en place les nerfs. Cette entorse ne partait pas toute seule et elle ne pouvait plus travailler.

Jean Gemonat (il se tourne tout d'un coup intéressé) Camille ? Quel mal elle a du lui faire ! Celle la , elle n'y va pas par 4 chemins, si elle doit mettre en place les muscles ou les os.

Jacques : Oui, oui ! Mais maintenant il faut que je retourne à la maison. Je n'aime pas la laisser seule. (Il se lève et met des monnaies sur la table en les faisant sonner, pour payer François. Tout de suite Albert tente de les prendre, mais François est plus rapide et il les empoche.

Jean Gemonat : Mais pourquoi cette hâte ? (il se tourne vers Jacques) Et puis vous avez votre jeune fille Susanne qui s'occupe de la maison

Jacques (incertain) Vous dites... (il se décide) mais oui encore quelque minutes...

Musset (insiste) Et vous Joseph ? Ne croyez vous pas que c'est l'heure de l'imiter vous aussi ? Vous avez assez bu et à la maison on vous attend.

Jacques (insouciant, presque moqueur) Oh. Monsieur le Pasteur ! C'est justement parce que j'ai quelques-uns qui m'attendent que je reste encore un peu ici. Aujourd'hui j'en ai déjà écouté une de « prédication », ce matin.

Musset (avec intérêt) Vraiment ?

Joseph (riant d'une façon grivoise) Oui. A la votre !

François : Quel type vous faites, Joseph !

Jacques (rit lui aussi, ayant écouté la réplique, puis à Gemonat à voix basse) Je ne crois pas qu'il ait tous les torts. Cette Marie doit le commander à la baquette !

Jean Gemonat (sarcastique) On voit qu'en Piémont ce sont les femmes qui commandent. Ici nous, nous avons d'autres habitudes. Ce n'est pas comme ça Jacques ? (vue que Jacques ne semble pas comprendre, il hausse le ton de voix et s'adresse à l'aubergiste) François, ce n'est pas comme ça ?

François (qui pour la tranquillité, même en ayant entendu la flèche de Jean fait semblant de rien) Que dites vous Jean, je n'ai rien compris ?

Jean Gemonat (à voix vraiment haute) J'ai dit que nos femmes françaises (il souligne ce mot) savent tenir leur place. Et ne commandent pas leurs hommes.

Musset (dans le silence glacial qui suit) Monsieur Gemonat ! Jacques ! Laissez perdre s'il vous plait. Dans chaque lieu il y a des femmes et des hommes avec leurs caractéristiques. Je ne crois pas que ...

Jean Gemonat (superbe) Vous, vous n'avez pas voix en chapitre ! Vous n'êtes pas marié. Ici les seuls qui peuvent parler c'est moi et Jacques. Et si le monsieur qui est assis à votre table a quelque chose à dire ... ou s'il a compris de quoi nous sommes en train de parler !

Jacques (le prend par la manche de la veste, mais Gemonat se dégage)

Joseph (se lève lentement et se tourne vers Gemonat) Vous me parlez ?

Jean Gemonat (se levant à son tour) Certainement ! Vous vous en êtes aperçu finalement.

Joseph (faisant la sourde oreille) Mah ! J'entendais des mots, des sons. Mais je ne comprenais pas d'où ça venait. Dans l'auberge il y a des bruits et les fenêtres sont ouvertes... pour ce qui est de moi, ça pouvait être quelques bêtes qui passaient sur la route.

Jean Gemonat (s'approche menaçant) Vous me donnez de la bête ?

François (se met entre eux) Maintenant ça suffit. Ou vous vous asseyez et restez tranquille, ou sinon vous sortez d'ici ! Ici ce n'est pas un endroit pour les litiges et les prises de bec.

Musset (qui s'était levé à son tour) Brave François, ici l'ambiance est surchauffée. Et puis pourquoi ? (et parlant aux deux hommes) Vous êtes des honnêtes travailleurs. Ayez du respect pour votre situation. Vous êtes des hommes ! Des hommes qui travaillent ! Asseyez-vous !

Jean Gemonat (s'assied à contrecœur, imité par Joseph de l'autre côté, pendant que Musset reste debout à gauche, François retourne à la troisième table. Mais après un silence de quelques secondes, il reprend) Vous avez raison Monsieur Musset. Nous sommes des travailleurs. Mais je ne sais pas si nous sommes tous honnêtes !

Joseph (se lève à son tour) Qu'est que vous insinuez ?

Jacques (à son tour) Mais je m'en vais (à François) J'ai laissé les sous sur la table (à tour) Bonsoir (il est en train de sortir quand Jean Gemonat l'arrête sur la porte).

Jean Gemonat (hurlant). Arrête-toi Jacques. Que la discussion est difficile et je sais ce que vous en pensez !

Jacques : Moi je ne pense à rien. Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mais moi je dois aller à la maison. Ne me mettez pas au milieu de vos affaires ! (il sort).

Jean Gemonat (regarde vers la sortie) Il y a des gens qui n'ont pas le courage de leurs opinions !

Joseph (avec sarcasme) Alors monsieur Gemonat, qu'est ce que voulez dire : Peut être que je ne suis pas un travailleur honnête ?

Jean Gemonat (se lève lentement) Je ne sais pas si vous êtes un travailleur honnête ou non. Mais je sais que du travail il en a pas beaucoup et s'il n'y avait pas tous ce gens qui viennent de loin pour le faire à notre place, nous serions mieux.

Musset (conciliant intervient) Mais que dites vous, Jean ? Après toutes ces années Joseph Charbonnier peut se dire un de nous ! Et il travaille dur, nous le savons !

Jean Gemonat (reste sur sa position, l'exprimant avec mépris) Travaille dur ? Oh certainement... mais nous aussi les français nous travaillons dur. Nous n'avions pas besoin qu'ils viennent du Piémont à voler notre travail. Lui et tous les autres qui après lui sont venus. Qu'ils portent leur familles, leurs habitudes, leur religion. Qu'ils boivent notre vin et qu'un jour leur fils épousent nos filles !

François (essaye de l'interrompre mais la situation a déjà dégénérée) Maintenant arrêtez ! Moi je ne veux pas entendre vos discussions dans mon local (vers Albert) lève le vin à ces messieurs (Albert exécute).

Joseph (regardant fixement Gemonat et déplaçant François d'une main). Moi je ne vole rien à personne. Je gagne mon vin et mon pain et si vos filles un jour doivent épouser mes fils, elles devront se sentir orgueilleuses de fonder un foyer avec un charbonnier honnête qui les maintient !

Jean Gemonat (lui aussi regarde fixement l'adversaire et rit fort. Les autres clients bougent lentement vers la porte et ils sortent) Un charbonnier honnête ! Un charbonnier honnête ? Ça ne suffit pas de savoir bien faire un fagot pour faire de vous ce que vous n'êtes pas ! Vous vous êtes un querelleur et un ivrogne ! Voilà ce que vous êtes !

Musset (prend par derrière le bras d'Albert lui disant) Albert appelle les gendarmes (Albert sort) Maintenant tous les deux, arrêtez ! Je vous en supplie !

Joseph (essaie de saisir un couteau sur la table et le lève vers Gemonat) Retirez ce que vous avez dit ! Vous êtes seulement un arrogant !

Jean Gemonat (à son tour saisit un couteau et le pointe vers Joseph) Je ne retire rien ! Regardez vous... vous puez le vin, la sueur. Et quant à l'arrogance regardez-vous dans un miroir ! Vous n'avez pas ... vous et tous vos piémontais... vous vous faites commander par vos femmes !

Joseph (hors de tête) Nos femmes ne nous commandent pas ! Nous les traitons comme des personnes et non comme des bêtes tenues à la chaîne comme le font certaines personnes ici !

Musset (fâché) Arrêtez ! Vous avez avalé du seigle-ergoté ?

Jean Gemonat (ne fait pas attention à lui et rit vulgairement, puis se moquant de Joseph) Oh vous les traitez comme des personnes ! Et c'est pour ça qu'elles vont avec d'autres hommes ? Peut-être des français (insistant sur les mots qui suivent) des vrais hommes !

Joseph (hors des gongs) A qui faites vous allusion ? Vous n'osez pas parler de ça ! A qui faites vous allusion ? Retirez ce que vous avez dit !

Jean Gemonat (avec un air rusé) Je ne retire rien ! Mais vous êtes le seul à pas savoir que votre femme... (il n'arrive pas à finir la phrase, que Joseph lui saute dessus. Les deux luttent et gémissent, jusqu'à ce qu'un hurlement déchire l'air. Les deux semblent enlacés, ils se mettent à genoux, mais Gemonat, peu après tombe par terre. Une grande tache rouge ensanglante sa chemise. Aussi sur la chemise de Joseph et sur la lame du couteau qu'il tient dans sa main il y a du sang) -la scène est figée- A ce moment entre en scène Albert hurlant)

Albert : les gendarmes, les gend... (il s'interrompt et reste sidéré en regardant les quatre.

La Chorale entre à ce moment et commence à chanter un chant triste (Canto IV : Loin de ma mie)

Acte IV

Dehors du Temple Reformé à Saumane (4 aout 1850)

(Pendant le chant de la Chorale, les décors son changés, sortent les personnages de la scène précédente. Dans la scène qui sera vide, la Chorale ne sort pas, mais représente les fideles qui sortent du culte. Rentrent les acteurs de la scène suivante)

Personnages : Musset, Francois, Jacques, Paulette, Susanne, Camille

Paulette : Quelle tragédie ! Mais vous qu'en pensez vous Monsieur le Pasteur ?

Susanne : Si vous qui était présent. Qui a raison ? Qui a tort ?

Musset : (essayant de se dérober) Mesdames... Quelles questions me posez-vous! Moi... je ne sais ... à moi... pour moi il semble qu'ils avaient tort tous et tous raison.

Paulette (après un moment de silence) Mais que dites vous ? (puis comprenant d'avoir exagéré) Excusé moi Monsieur le Pasteur. Mais je ne crois pas qu'ils avaient tous raisons et tous torts !

Camille : Exact. Gemonat, Charbonnier. En somme vous étiez là, vous avez bien vu, entendu...

Musset : Vous la faites facile. Vous divisez le monde d'une façon nette. Qui est ici, qui est à. Mais il y a tant de nuances, tant de routes différentes... et puis, Paulette, votre mari était là. Je l'ai vu aussi. Il ne vous à rien raconté ? (Il appelle Jacques qui s'était éloigné et parlait à François). Oh Jacques vient un peu ici un moment ! (Jacques s'approche avec François). Jacques, dites, votre femme voudrait savoir, qui a à tort et qui à raison, des deux... Mais vous étiez là et une opinion vous vous la serait faite !

Jacques (levant les mains en signe de capitulation) Je sais seulement que je suis sorti, eux deux parlaient très fort et je rentrais à la maison. Puis je suis revenu vite quand j'ai vu l'arrivée des gendarmes. Qui était là ? C'étaient vous et l'ami François.

François (d'un air évasif) Et moi je leur tournais le dos quand c'est arrivé. J'étais en train de servir la dernière table. Et puis oui les deux là s'insultaient, mais jamais et puis jamais j'aurais pensé que...

Musset (l'interrompt) Voilà. Et moi aussi je ne sais rien. J'étais derrière à Joseph à ce moment là et je n'ais pas fait attention à ce qui se passait. Autrement je les aurais arrêtés.

Susanne (décidée) Mais alors qui est le coupable ? Qui est innocent ? Un est mort et l'autre l'a tué, mais le couteau il l'avait tous les deux, paraît-il. Et si Charbonnier ne l'avait pas tué, à ce point il serait mort lui !

Paulette. Quelle question Susanne ? Nous savons ce qu'il c'est passé, non ce qui aurait pu se passer !

Camille : Oui mais ce qui se passe c'est que un est mort et que l'autre est en prison et qu'il y a une veuve et une autre femme seule qui ne savent pas quel sera son futur.

Musset : Et c'est là le problème, mesdames ! Il y a deux familles en difficulté. Nous devons y penser !

Jacques (arrogant) Y penser ? A qui devons nous penser : à la famille française ou à celle étrangère ?

François : Jacques mais vous vous rendez compte de ce que vous dites ? ... français, mais quelle différence ça fait ? On parle de gens qui auront dans pas longtemps faim et froid ! Et qui n'auront pas d'argent à dépenser pour avoir le strict nécessaire. Peu importe d'où ils viennent...

Jacques (têtarde) Vous vous pensez seulement au fait que vous aurez deux clients en moins à l'auberge. Mais moi je pense à Jean qui est mort. Un pauvre homme qui travaillait dur et qui s'occupait de sa famille.

François : Joseph aussi s'occupait de sa famille. Et maintenant il risque la guillotine ou les travaux forcés.

Jacques(le rabroue) Si ce Joseph n'avait pas bu...

François (riposte) Et si Gemonat n'avait pas parlé à torts et à travers...

Camille : Mais monsieur le Pasteur ! Mais dites le vous ! Et si vous ne faites pas, je parlerai moi !

Musset : Voilà, Voyez la question n'est pas là. Je crois qu'ici Camille veut dire que ce qui est fait est fait et que nous devons faire attention maintenant à l'avenir.

Camille : Juste ! Ça ne fait rien si un était un provocateur et l'autre un ivrogne. Pour moi ce n'est pas un problème. Cela ne l'est plus.

Paolette : Camille a raison (à Jacques) Jacques mon époux, vous avez une dent contre Charbonnier parce qu'il a tué votre amis Jean et vous avez raison. Mais ne croyez vous pas que c'est à la loi française de le juger pour l'assassinat qu'il a commis ?

Susanne : Mère, la famille de Joseph aura des problèmes, Hippolite est plus grand, lui il travaille et il a déjà une famille, mais il y a les jumeaux, Marie et Barthelmy. Ils ont douze ans. Nous ne pouvons pas laisser que la mère et l'unique frère qui est resté à la maison ...

Camille : Pierre est un brave garçon et il saura donner une main à sa mère et à ses frères et sœurs. Mais tu fais bien de te préoccuper, même si je crois que tu le fasses aussi parce que Pierre te plaît.

Susanne (en baissant la tête, confuse) Mais que dites vous Camille... Je dis comme ça parce que je crois qu'est là le problème.

Paolette (foudroyant Camille d'un regard) Certes, Susanne, Camille ne voulait rien dire d'autre. Nous devons aider qui a besoin. N'importe d'où il vient.

Jacques : Ce sera comme vous dites, mais je ne sais pas si dans le village ils seront tous prêts à aider un qui a assassiné un français !

Musset : On ne parle pas d'aider un français ou un piémontais, mais leur famille. Jacques, mettez vous le bien dans la tête et ils faisaient partis de notre communauté. Je leur donnerai du vin et des patates !

Musset : Bien. Maintenant partons. Je m'occuperais de recueillir ce que les gens voudront me porter pour le donner aux deux veuves.

Paulette : Monsieur le Pasteur... Marie n'est pas la veuve de Joseph. Pas encore du moins

Musset (se rendant compte de l'erreur) Oh vous avez raison, vous avez raison... Allez, allons (ils sortent tous comprise la Chorale qui chante (Chant V : se chanto))

Acte V

Dans la maison de Joseph Charbonnier et de Marie Peyrot à Saumane (fin août 1850)

(Pendant le chant de la Chorale, on dresse les décors. Une table dressée, quelques chaises. Un maigre repas. Rien d'autre. Dans la maison il y a la mère et les trois enfants. Quelques minutes après arrivera le fils majeur)

Personnages: Marie Peyrot, Hippolyte, Pierre, Joseph Barthelemy et Maria

Marie Peyrot (détruite, pendant qu'elle dépose le maigre repas) Allez, mangez (Pierre et Marie commencent à grignoter quelque chose, Joseph Barthelemy se tait et ne mange pas. Sa mère s'adresse à lui) Toi tu ne manges rien ?

Joseph Barthelemy (sec) Je n'ai pas faim !

Marie Peyrot : Ah tu n'as pas faim ? Tes frères mangeront (elle enlève l'assiette et la tend au deux qui restent interdits).

Pierre : Mais ce n'est pas juste !

Marie Peyrot : S'il n'a pas faim, cela veut dire que le repas devra être donné à quelqu'un qui a faim vraiment. Ou vous croyez que vous ne le méritez pas ?

Maria (la fille) Allez, Joseph, mange...

Joseph Barthelemy : Non !

Pierre (à son frère) Ne fait pas la tête, nous savons que tu as faim.

Joseph Barthelemy (en colère, vers son frère) Je ne fais pas la tête! Plutôt Vous ! Comment faites-vous à manger comme si rien n'était ?

Pierre : Et ça mène à quoi si nous ne mangeons pas ?

Marie (la fille) Tant que il y en a, on mange ...comme d'habitude...

Marie Peyrot : Tu as raison Marie, tant que il y en a. Puis nous savons pas ce qu'il nous arrivera !

Pierre : maintenant ça suffit ! Moi je travaille, Joseph est encore petit, mais il sait déjà faire son métier et Hippolyte donnera une main. Nous pouvons nous débrouiller.

Maria : Hippolyte a sa famille, une femme et un jeune fils. Nous ne pouvons rien lui demander.

Hippolyte (entre à ce moment d'une façon presque joyeuse) On parle de moi ? Voilà !

Pierre : Approche, nous devons te parler.

Hippolyte : Oh Pierre . Tu t'exprime comme l'homme de la famille, je vois...

Pierre (avec un air de défi) Homme je suis homme et je vis dans cette maison, donc...

Marie Peyrot : Arrêtez de vous prendre par le bec comme deux coqs ! Nous ne sommes pas dans la condition de pouvoir nous disputer ! Maintenant nous devons penser à nous débrouiller !

Maria (la fille, ingénue) Beh mère, même si papa n'est pas là maintenant, il retournera bientôt, pas vrai ? (un lourd silence suit). Il retournera, pas vrai ?

(Marie Peyrot s'assit sur une chaise, la tête entre les mains)

Marie Peyrot : Ma fille, nous n'en savons rien...

Hippolyte (avec mépris) Papa ? (il souffle) Si notre père avait été plus responsable !

Marie Peyrot (gronde son fils) Hippolyte !

Joseph Barthelemy : Laisse en paix notre père ! S'il a tué celui là il aura eu ses raisons ! Ce maudit français ! Papa a été provoqué !

Pierre : Mais arrête, tu ne sais pas ce que tu racontes !

Joseph Barthelemy : Mais regarde autour de toi Pierre ! Tu ne vois pas comme ils nous regardent ? Ce qu'ils disent derrière notre dos ?

Maria (la fille) Mais qui ? Qui parle dans notre dos ? Je ne comprends pas !

Hippolyte : Marie, ici pas tout le monde nous regarde d'un bon œil... Nous piémontais, nous sommes mal vu par certains. Parce que nous travaillons autant qu'eux. Et peut être même plus. Et nous nous contentons de moins d'argent pour notre travail...

Marie (la fille) Mais moi à ces choses je n'y crois pas. Il y a plein de braves personnes. Et qui nous aiment bien.

Pierre : Tu as raison, Marie. Mais nous les plus grands et males je ne sais pas si nous sommes aussi bien traités. C'est nous qui volons leur travail, comme ils nous disent. Pas toi qui es un enfant et qui a comme avenir d'aller comme servante dans une maison, ou garder des enfants. Les tiens ou ceux des autres.

Hippolyte : Pierre a raison, je dois dire que parfois je me suis demandé si vraiment ces français n'ont pas raison...

Pierre : Qu'est ce que tu veux dire ?

Joseph Barthelemy (regardant son frère d'un air interrogatif) Mais qu'est ce que tu dis ? Papa quoi ?

Hippolyte. En somme. Vous le savez bien ! Si papa n'était pas allé à l'auberge ce soir là ! S'il n'y été jamais allé ! s'il n'avait pas bu ! S'il n'était pas un querelleur !

Joseph Barthelemy (furieux) Laisse notre père. Lui à l'auberge il y est allé parce que il avait soif et il faisait chaud ! Non pour tuer quelqu'un !

Pierre (ironiquement) Il pouvait boire de l'eau à la fontaine et laisser le vin de François !

Joseph Barthelemy (hurle) Papa n'y est pour rien ! C'était ce bâtard qui...

Hippolyte (hurlent à son tour) Joseph tu es pareil à lui, à douze ans tu es querelleur comme notre père et en plus tu t'appelles comme lui !

Marie Peyrot (s'est levée lentement et s'approche des autres. A ce moment elle prend par un bras Joseph Barthelemy et Hippolyte et s'exclame) Suffit. Mais qui êtes vous, vous trois ? Vous êtes déjà prêts à exprimer un jugement sur des choses que vous ne connaissez pas ! Vous, vous n'étiez pas en cette maudite auberge. Vous n'étiez

pas là. Toi (elle indique Hippolyte) tu viens dans cette maison pour juger ou pour nous aider ? Parce que c'est de ça que nous avons besoin ! Et vous (elle indique les fils plus jeunes) qu'est ce vous savez de la vie que nous avons faite moi et votre père, avant votre naissance à peine arrivés. Vous croyez que si nous n'avions vraiment pas eu besoin nous serions partis de Bobbio ? Vous pensez que nous aurions abandonné notre terre, nos familles, si nous n'y avons pas été obligés. Regardez vous, écoutez vous. Qui êtes vous ? Prêts à parler sans rien savoir !

Marie (la fille) Mère, moi je n'ai rien dit !

Marie Peyrot : Tu as raison Marie. Mais nous sommes tous prêts à tirer des conclusions sans connaître les faits, l'histoire et la mémoire ! Nous croyons avoir des explications et la solution prête pour chaque chose. Et au contraire, nous ne savons rien. Mais ce n'est pas le moment de juger. C'est le moment d'aller de l'avant avec ce que nous avons.

Marie (la fille) Quelqu'un nous aidera. Le Pasteur est un homme bon et tant d'autres aussi, ils nous donneront une main. Mère j'en suis certaine.

Marie Peyrot : Oui quelqu'un nous aidera. Moi aussi je le crois Mais nous devons démontrer à tous et à nous à tous et à nous même, que nous pouvons le faire. Je ne sais pas si votre père est coupable ou innocent. Ce n'est pas à moi de le dire. C'est au Juge. Et le Juge le fera. Nous pouvons seulement espérer que se soit un jugement juste. Et que votre père soit puni s'il le mérite ou soit pardonné par la justice française. Mais maintenant lui il est hors de la maison et nous devons faire sans lui.

Hippolyte : Vous avez raison mère. Excusez-moi (il embrasse Joseph) Excuse-moi frangin. Je me suis laissé prendre, Je... chercherai à vous aider comme je pourrai. En fait vous êtes ma première famille. De toujours, même si maintenant j'ai un fils et une femme à m'occuper.

Pierre : Oh bien. Et mettons nous à manger et prendre des forces que demain nous attend tous une dure journée.

Joseph Barthelemy : Ça va, Pierre, mais redonne moi mon assiette. J'ai un peu de faim maintenant moi aussi. (à Hippolyte). Écoute grand frère. Ce Joseph (il bat avec son doigt sur sa poitrine) te pardonne. Avec l'autre tu devras te confronter toutefois... (Les trois frères rient et les deux plus jeunes s'assoient et mangent, pendant que Hippolyte reste debout près d'eux. Les deux Marie, mère et fille se prennent par la main et avancent sur la scène).

Marie Peyrot : Ma fille ! Nous aurons à faire dans les jours qui viennent. Nous devons être fortes. Et toi, cherche d'être toujours polie avec tous.

Maria : Mère je le suis. Et croyez moi, je ne crois pas qu'il y ait tant de personnes qui nous regardent mal. Il y a beaucoup de brave gens au monde. Piémontais, Français. Si nous nous avons du respect et de la compréhension les uns vers les autres, il y a de la place pour tous. Ne croyez vous pas ? (Marie ne répond pas, elle sourit et soupire. Puis prend par la main la fille et la conduit dehors. Peu de temps après sortent les trois frères)

(Entre la Chorale. De nouveau le chant V – se chanto – Pendant que la Chorale chante, la scène se vide et les personnages sortent. A la fin du chant, la Chorale sort. Entrent en scène, deux femmes, une après l'autre, Elles se rencontrent par hasard. Nous sommes à Bobbio, symbolisé par la silhouette du monument de Sibaud sur le fond).

Personnages : Caterina, Adelina

Caterina (surprise) Oh Adelina, vous êtes ici. Je suis contente de vous voir. On m'avait dit que vous n'étiez pas bien.

Adelina (contente de la rencontre) Caterina quelle surprise. Oui je vais mieux. J'avais une méchante toux et j'avais de la fièvre. Cela sera à faire le foin...

Caterina : Peut être. Vous avez transpiré et vous avez pris un courant d'air. Rien de plus facile. Il fait une chaleur ces jours ici. Et quand il fait très chauds les bronchites sont les pires !

Adeline (poliment) merci Caterina. Mais maintenant je vais mieux. Oui vraiment cette année il a fait vraiment sec et chaud. Cela fait des années qu'on ne voyait pas un été aussi chaud à Bobbio. Trop ! Mais au moins on a pu faire trois foins. Vous vous rappelez l'année dernière ? A cette période, le foin était pourri dans le prés ! De toute façon, je retourne à la maison dans pas longtemps. Il vaut mieux que je ne reste pas trop dehors. J'ai seulement porté un peu de lait à Paolina qui avec tous ses enfants ne sait pas où donner de la tête !

Caterina : Vous avez raison. Vous êtes très gentille à lui porter du votre. Ce malheur ne devait pas lui arriver. Sans le mari...

Adelina : Juste. Nous savons pas ce qui nous attend. Il suffit d'une maladie et la famille s'arrête.

Caterina (d'un air conspirateur) Vous avez entendu ce qu'il est arrivé à Giuseppe ?

Adelina (lève les bras au ciel) Et comment voulez vous que je sache ce qui se passe dans le monde. Je suis restée à la maison pendant plus d'une semaine !

Caterina (toujours à voix basse) Ils l'ont mis en prison !

Adelina (hurlant) Ah, mais en prison, mais pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

Caterina (comme ci-dessus) Parait il qu'il a tué un ...

Adelina (se couvrant la tête avec les mains) Oh « Signur » Mais , mais ce n'est pas possible. Mais comment ça s'est passé. Racontez moi !

Caterina : Maria c'est ma cousine ! Cousine acquise. Vous vous rappelez ? Sa mère Maria Artus, avait sept frères et l'un d'eux, Giacomo, était le père de mon feu mari. Nous nous sommes très peu fréquentées parce que je suis plus vieille, mais avec ma sœur, Francesca, de tant en tant... elles s'écrivent. Et il y a quelque jours est arrivée une lettre...

Adelina : (curieuse) Racontez, racontez.

Caterina : Mais je ne sais pas grande chose. Ils étaient à l'auberge. Il y a eu une discussion violente, et voilà ! Et puis des paroles aux couteaux ça va vite,,

Adelina (fait une petite pause) Ce... Giuseppe. Il a toujours été un querelleur ! Un fanfaron (elle s'aperçoit de la gaffe) : Excusez-moi je ne voulais pas insulter votre cousin.

Caterina : Oh Adelina, ne vous excusez pas, moi aussi je le pense. Mais il faudrait en savoir plus. Giuseppe a toujours été une tête brûlée, mais de le tuer quelqu'un, il en faut.

Adelina : Vous avez raison. Et puis là-bas, savoir comme deviennent les personnes. Loin de la maison... au milieu de gens qu'on connaît pas... peut-être qu'il a été provoqué. Peut-être ce n'est pas de sa faute.

Caterina : Ou peut-être Giuseppe a vraiment changé. Il a toujours eu l'envie de travailler, mais quand tu changes de terre, tu changes toi aussi ! Peut-être que restant au milieu d'étrangers, on change. Tu reconnais plus tes racines. Ou peut-être tu en trouves d'autres.

Adelina : Nous ne le savons pas et nous le saurons jamais, je crois.

Caterina : Oui, c'est comme ça. Nous ne serons jamais aptes à juger. Il ne reste que des idées sur la base de ce que nous connaissons ou sur comme nous connaissions les personnes.

Adelina (après une pause) Maintenant je rentre, j'ai un peu froid, je ne voudrai pas retomber...

Caterina : Ah, non. Vous faites bien... Au revoir Adelina.

Adelina : Bonsoir Caterina (les deux sortent).

Intervalle

(Dans un lieu imprécisé dans les Vallées de nos jours)

(Après la sortie des deux femmes, au devant de la scène les deux jeunes reviennent et retrouvent le décor qu'ils avaient laissé au début du spectacle)

Personnages : Marco et Sonia

Sonia (avec le même air rêveur du prologue, mais avec une idée de mystère en tête). Quel affaire, Marco, tu as vu ?

Marco : Oui. Qui se le serait attendu ? Tu regardes dix mille films policiers et tu sais que tout est inventé et puis par hasard tu tombes sur le set d'un vrai meurtre.

Sonia (après une pause) Marco... mais... ce Joseph, qui est ce Giuseppe de Bobbio qui s'est marié avec Marie, mais selon toi, il est innocent ou coupable ?

Marco (net) Coupable !

Sonia (ne comprend pas) Mais excuse moi, comment fais-tu à juger ?

Marco (décidé) Un qui tue un autre est toujours coupable !

Sonia : Mais il y a les atténuantes, la légitime défense par exemple. Peut-être il a été provoqué...

Marco : Cela ne me convainc point. Un qui tue un autre...

Sonia (interrompt) est toujours coupable. Je le sais, tu viens de le dire (elle boude)

Marco (s'approche) Qu'est qu'il y a maintenant ?

Sonia (disinvolte) Rien.

Marco (la reprimande) Sonia !

Sonia (se tourne d'un coup). Mais comment fais tu à être toujours aussi dur ? Pour toi c'est blanc ou noir ! Tu ne pense pas que dans la vie il y a des demies mesures ? Des nuances ? Ce Gemonat dont on parle, peut-être était il un querelleur et peut être il a commencé lui...

Marco : Mais ça, nous ne pouvons pas le savoir ! Tenons nous au fait. Qu'avons-nous ? Un mort, un meurtre, bon rien d'autre.

Sonia (semblant admettre) Et ça va. Tenons nous aux faits. Nous avons une femme qui reste seule à élever une famille. Et nous avons un homme en prison, qui devra rencontrer juge, geôliers et prisonniers. Et avec qui il devra établir des relations. Comment la vie de ces personnes aura été dure ?

Marco : Mais nous n'en savons rien. Ici (il montre le coffre) il n'y a rien d'autres que ces quelques feuilles.

Sonia : S'il n'y a pas d'autres documents, cela ne veut pas dire que les faits n'existent pas. Pense à la vie de ceux qui ont vécu avant nous ; de la majorité d'entre eux, nous n'en savons rien. Même pas s'ils ont existé ou non. Mais tu voudrais nier qu'ils soient passés sur cette Terre ?

Marco(incertain) Non, certes. Et puis ?

Sonia(de nouveau rêveuse) Et alors laissons nous porter par la fantaisie et essayons d'imaginer ce qu'il a pu ce passer...(ils sortent)

Acte VII

Dans une rue de Saumane (septembre 1850)

(Entre la Chorale. De nouveau le chant VI –Il est bel et bon–. A la fin du chant, la Chorale sort. Pendant le chant on prépare le décor pour les actes VIII, IX et X. Il n'y a pas de décor pour cette scène et l'acte se déroule de l'autre côté. Ceux sont les lumières qui entrent en jeux. Marie entre sur la scène en première. Elle s'arrête et attend).

Personnages : Marie Peyrot et Antoine Durand

Durand (entre. C'est un homme d'un certain âge, bien habillé, élégant. On comprend qu'il est aisé, peut-être un commerçant. C'est un homme impatient et frémissant mais attentif et attentionné). Marie !

Marie (sursaute en attendant sa voix. Mais peut-être elle l'attendait). A mais c'est vous ?

Durand : Et qui d'autre !

Marie : Vous avez raison.

Durand (s'approche) Comment allez- vous ? comment vous sentez-vous ?

Marie (avec un soupir) Comment voulez-vous que je me sente ?

Durand (abaisse la tête) je comprends (tout de suite il l'a relève et excité il s'exclame) Mais peut-être c'est le destin que tout ceci soit arrive !

Marie (troublée) Que voulez-vous dire ?

Durand : Vous le savez comme moi : Si votre mari ne devrait plus revenir ...

Marie (lève un bras) Taisez-vous (après une pause) Vous croyez que je n'y ai pas pensé ? Il y a des mois, des années (une autre pause) mais qu'importe.

Durand (après une pause, avec impétuosité) Marie. Maintenant vous devez penser à vous. Et à votre famille : Votre mari est en prison. Qu'il soit coupable ou innocent peu importe : Mais il y a de fortes possibilités qu'il ne puisse pas retourner. On parle de guillotine. Ou pire de travaux forcés ou de déportation.

Marie (avec anxiété) Qu'est-ce que cela veut dire ?

Durand : Condamné à travailler toute la vie. Ou à être prisonnier pour toutes les années qu'il lui reste à vivre, mais en Amérique. Une prison sur une terre insalubre. Pour lui mieux la mort sans souffrance, que se détruire le physique et l'âme à casser des pierres au milieu des marécages, dévoré par la fièvre !

Marie (se couvre le visage avec ses mains) Oh mon Dieu

Durand (il s'approche et après avoir regardé autour de lui, lui enlève les mains du visage pour la serrer contre lui) Marie ! mais vous ne comprenez pas ? Vous pouvez avoir une alternative ! si seulement vous..

Marie : Antoine...

Durand : Il y a des mois, des années que je vous prie... Votre mari, vous a négligé pendant votre vie. Toujours partagé entre un travail misérable et l'auberge !

Marie (l'interrompt en frottant ses mains) un travail honnête toute fois !

Durand (tourne le dos) mais un travail misérable ! (il fait une pause, et se retourne vers elle) Marie ! Vous avez renoncé à votre vie pour élever vos enfants, pour aider votre mari aux charbonnières, pour faire la bonne dans les maisons des bourgeois, pour assembler les deux bouts, vous méritez mieux.

Marie (à tête haute) j'ai fait ce qui était juste pour maintenir ma famille.

Durand : certainement (avec douceur) et je dois dire merci à votre dévouement, parce que c'est comme ça que nous sommes connus. Vous vous en souvenez ? Vous êtes venue chez moi dans ma maison après la mort de ma pauvre femme pour m'aider... et c'est proprement là que je... nous...

Marie (elle aussi se souvient avec douceur) comment pourrai-je l'oublier ! (elle change de ton) mais cela appartient au passé.

Durand (semble ne pas comprendre) mais pourquoi ? (revenant à la charge) Marie ! Évaluez bien. Vous avez besoin de quelqu'un qui vous aide. Vous et vos enfants. Pensez aux deux plus jeunes. Moi je suis seul, je suis riche, je pourrai vous aider. Vous pourriez les envoyer à l'école. Moi avec la boutique je gagne bien. Vous ne devrez plus faire une vie de bonne. Et ensemble, nous nous ferions compagnie pour notre vieillesse.

Marie (le regarde, elle semble titubante, elle entrevoit une autre vie) Antoine, cela serait beau, je pourrais m'habiller avec de vrais vêtements, pas de chiffons usés. Aller dans la rue à tête haute. Les gens ne me traiteront plus comme une quelconque étrangère...

Durand (plein d'espoir reprend les mains de Marie) Et avec le temps vous pourriez devenir (il fait une pause) Madame Durand (il la regarde fixement) pensez-y Marie ! Ne laissez pas tomber ce futur. Donnez-vous une autre opportunité. Vous, vous méritez autre qu'attendre un homme qui sort de prison. Sur ses jambes ou les pieds devant.

Marie (lentement, laisse tomber les bras, sépare les mains de celles de Durand, puis se tourne) Je ne peux pas...

Durand (ne comprend pas) Mais pourquoi ?

Marie (se tourne de nouveau vers lui et répète sur un ton décisif qui ne laisse pas de possibilité de réplique) Je ne peux pas. Voyez-vous Antoine, vous me faites rêver une vie qui ne pourra jamais être. Une illusion.

Durand (désarmé) Je ne comprend pas.

Marie (avec amertume) Il n'existe pas d'alternative pour les femmes comme moi. Et je ne crois pas qu'il y ait d'alternative pour une femme en général, du moins dans ces temps. Mon mari est en prison, peut être il mourra, peut-être non. Mais moi j'ai d'autres routes qui m'attendent.

Durand (il essaie de parler) Mais si...

Marie (l'arrête avec une main) Je vous en prie Antoine, ce que nous avons imaginé avant, les vêtements, l'école pour mes enfants, ma condition de femme riche ceux sont des images qui disparaissent. Même si cela se vérifiait, je resterai ce que je suis, la charbonnière piémontaise, et ou la femme du charbonnier assassin, du piémontais ivrogne et querelleur. Ce sont eux les vrais vêtements, ceux que les gens m'ont cousu dessus et dont je ne pourrai pas me défaire (elle lève la tête avec orgueil) autant les porter avec orgueil et dignité.

Durand (essaie encore) Marie, mais ce n'est pas dit que... Moi je suis une personne influente, connue, les gens pour un peu parleront et puis s'arrêteront. Les gens (avec mépris) oublient facilement, l'opinion des gens et comme les orages d'été, passent, font beaucoup de bruit et puis s'en vont et ne laissent pas de traces.

Marie : Peut-être, mais pas pour moi. Dans mon cœur je sais qui je suis. Je ne pourrai plus me regarder dans un miroir. Non Antoine. Peut-être un jour les femmes pourrons choisir mais ce n'est pas encore aujourd'hui.

Durand : Je vous en prie Marie, dites au moins si vous pour moi... Si seulement vous pouviez... si vous le sentiez...

Marie (tristement) Oui, Antoine. Je peux le dire avec grand orgueil oui Antoine, je le voudrai, je le voudrai vraiment. Mais maintenant laissez moi. Nous n'en parlerons plus.

Durand (après un long moment de silence) Alors... au revoir Marie.

Marie (regardant au loin) Adieu monsieur Durand.

(Durand sort tristement, Marie après un moment un mouchoir à la main, s'essuie à peine une larme). Puis elle prend la chaise qui est restée au fond de la scène, s'assoie et baisse la tête. Elle restera là, immobile, dans le noir dans les trois actes successifs).

Acte VIII

Première scène dans la prison de Digne (fin novembre 1850)

(Le décor déjà préparé au début de l'acte VII, sera composé d'une pailleasse, une chaise, une bassine et un broc avec de l'eau pour se laver, un chiffon sale comme serviette. En scène il y a Joseph Charbonnier).

Personnages : Joseph Charbonnier et Monsieur Lalande)

Lalande (homme pompeux, d'un certain âge. Entre pendant que Joseph est allongé sur la pailleasse dos au public) Bonjour monsieur Charbonnier.

Joseph (se lève d'un coup) Bonjour monsieur !

Lalande (avec gravité) Non, non, je vous en prie, restez assis (Joseph s'assoit sur la pailleasse, Lalande (s'assoie aussi sur la chaise) Je suis le juge Lalande, président du Tribunal Civil de Digne. Donc ! Je suis venu porter le résultat de la sentence (il fait une pause d'effet).

Joseph (très anxieux triture son chapeau) Dites moi...

Lalande : Comme vous savait, votre cas est sérieux, mais ... peut-être est-ce mieux si je vous lise l'acte judiciaire. (Il mets un paire de lunettes pince-nez, extrait un document et commence à lire) Ehm...ehm... La Court d'Assise du Département des Basses Alpes, vue la déclaration des jurés, concernant le nommé Joseph Charbonnier, 50 ans, né à... (un peu incertain) Boebi, circonscription de Pignerol, Piemont, de profession charbonnier (il lève les yeux de la feuille) charbonnier de nom et de fait (pompeux) « nomen omen » comme disaient les latins... (Voyant que l'autre ne comprend pas il se remet à lire) Ehm ... ehm, résident à Saumane, présent dans la salle est coupable d'avoir le 28 juillet 1850, à Banon, commis un meurtre sur la personne de Jean Gemonat, à l'aide d'un couteau... (il lit des yeux en vitesse) mmm... mmm...mmm... Vues les articles 295. 304 du code pénal qui prévoient pour meurtre la peine de mort, la déportation ou les travaux forcés à perpétuité mmm... mmm... mmm... vue la défense qui soutient que le meurtre est défini involontaire mmm...mmm...mmm... (pause) et voici la Court condamne le sus dit Joseph Charbonnier à la peine de 4 ans de prison et au paiement des frais envers l'Etat de la somme de 255 francs et 65 centimes. Digne, Palais de Justice, 21 novembre 1850. Signé etc. etc. Voilà !

Joseph (après un long moment d'incertitude durant lequel il triture son chapeau et Lalande s'enlève et nettoie les lunettes) Je ne sais pas si j'ai tout compris.

Lalande (se levant et tournant autour de la paillasse de Joseph) En somme ! Qu'est ce qui n'est pas clair ? Vous avez tué un citoyen français mais vous ne l'avez pas fait exprès. On vous à reconnues les circonstances atténuantes pour le meurtre volontaire mais non à charge. Donc vous avez évité la peine maximale, mais vous devrez passer 4 ans en prison. C'est clair ?

Joseph (incrédule, il ne sais pas si être content pour avoir échappé au danger ou triste pour la condamnation) Certes...

Lalande (s'acharnant, se penchant vers le condamné) Et à payer les frais de l'Etat...

Joseph (à voix basse) 255 francs.

Lalande (comme dessus) e 65 centimes...

Joseph (en soupirant) C'est un chiffre énorme !

Lalande (avec un coup de colère) Mais en somme ! Que prétendez vous. Mais vous rendez conte de ce vous avez risqué ?

Joseph (lève la tête) Mais moi cet argent je ne l'ai pas !

Lalande (avec nonchalance) Oh c'est votre problème, votre femme et vos enfants le trouveront. On ne pouvait tout de même pas faire payer à la famille du mort, qui déjà doivent pleurer la fin de leur soutien ! Un brave travailleur (il souligne avec la fois) Français. Avec une autre Cour cela serait allé pire...

Joseph (après une pause) Et maintenant ?

Lalande (expéditif) Et maintenant restez en prison pendant 4 ans et puis vous sortirez et vous retournerez faire votre métier comme toujours, comme si rien ne s'était passé. (il s'arrête de tourner autour de la paillasse et se met en face de Joseph). Mais attention ! Mais si vous devriez retomber pour une raison analogue, vous ne serez plus aussi chanceux).

Joseph (peureux) Comment... que voulez vous dire ?

Lalande : Pour vous il y aura la peine de mort avec la guillotine ! Ou si la Cour sera clémente vous serez expédié au travaux forcé à perpétuité ou ... (s'abaissant vers le condamné comme auparavant) la déportation dans une colonie pénale de Cayenne en Guyane.

Joseph (ne sait pas de quoi il parle) Cayenne, Guyane...

Lalande : En Amérique ! pour toujours (coupant court) mieux la guillotine.

Joseph (relève la tête avec orgueil mesuré) Il n'y aura pas de seconde fois ! Vous ne me reverrez plus dans cette pièce !

Lalande (ricanant) Oh n'en soyez pas si sur ! Moi je sais comme vous êtes, vous les charbonniers. Vous ne connaissez pas de limites. Vous travaillez comme des bêtes et buvez jusqu'à vous abrutir. Tous, français, piémontais... Tous !(peut-être avec un brin de compréhension) et d'autre part on ne saura jamais qui est vraiment coupable ou innocent dans ces cas... Quand on a dans le corps du vin et dans la tête de la poussière de charbon, vous êtes tous condamnés dès le départ. Mais ça suffit maintenant ! Le jugement a été donné et moi je n'ai plus rien à faire ici ! Au revoir (il est entrain de sortir)

Joseph (se lève et le retient) Monsieur Lalande ! (Lalande se tourne mais ne dit rien) Merci... je Saurai être un homme différent...

Lalande (souponne) je l'espère. Nous l'espérons tous. Ce pays a besoin de travailleurs non de prisonniers ou de déportés, ou de veuves et d'orphelins. (il se tourne et sort en vitesse) Joseph (s'assied et se prend la tête entre les mains, puis lentement se couche dos au public. Obscurité).

Acte IX

Deuxième scène dans la prison de Digne (été 1852)

(Même décor, mais entre en scène Martel à la place du Juge Lalande. Les lumières s'allument)

Personnages : Joseph Charbonnier et Martel)

Martel (est un homme narquois qui cache en lui une nature méchante due peut-être à la jalousie. Quand il rentre il trouve Joseph couché sur la paille, dos au public. Pendant tout l'acte il reste debout parfois appuyé au dos de la chaise) Et toi ! Charbonnier ! Lève-toi. Qu'est-ce que tu crois ? d'être au Grand Hôtel de Paris ?

Joseph (fatigué, se tourne sur sa paille mais ne fait pas signe de se lever) Et ça va Martel !

Je le sais que je ne suis pas à l'hôtel, mais laisse moi en paix, au moins !

Martel (se penchant sur le prisonnier) Je te rappelle, en premier que moi je suis (appuyant sur les paroles qui suivent) Monsieur Martel, pour toi ; pour toi et tous les autres de cette maudite prison : et maintenant lève toi (il le saisit)

Joseph (toujours à contrecœur se met debout) ça va (lui aussi insiste sur les paroles qui suivent) Monsieur Martel. Si vous y tenez ...

Martel : Écoute un peu, le piémontais, mais à toi, dans ton pays on ne t'a pas enseigné la bonne éducation, le respect ?

Moi je suis le gardien de vous tous misérables. J'ai droit d'être traité comme il faut.

Joseph (soupirant) Oh je ne le conteste pas. Mais nous aussi les détenus nous avons droit à...

Martel (l'interrompt et le maintient le faisant se lever de force) A quoi ? Vous vous êtes la lie de la France ! Vous êtes ceux qui ne servent à rien. Seulement à manger, dormir et boire gratis aux frais de l'Etat !

Joseph (réagit finalement) Et tu l'appelle manger ceci, pain sec et moisi ? Dormir dans une petite cellule en vingt, avec un trou dans un angle pour cabinet ! Sous les insultes et les coups continus de vous gardiens ?

Martel : Vous ne méritez rien d'autres, vous ! N'oubliez pas ce que tu as fait ! Tu es toujours l'assassin d'un homme ! Et français en plus !

Joseph (amer) Oh certes je ne l'oublie pas ! Je ne l'oublierai pas même si vous n'étiez pas là à me le rappeler tous les jours. La conscience me le ramène devant les yeux chaque fois que je cherche de l'oublier...

Martel (narquoisement) La conscience (il rit) Ah! Ah! Ah! Comme si vous aviez une conscience ! Vous ! Vous êtes la lie ! Homme sans Dieu et sans patrie !

Joseph (têtu) peut-être...peut-être. Mais que vous le croyez ou non, je sais ce que j'ai fait et je m'en repent. Et non pour cet homme qui a eu seulement ce qu'il méritait au fond, et que si ce n'était pas moi à le faire, cela aurait été quelqu'un d'autre à le tuer ! Non ! Moi je me repent pour ma famille et pour mes enfants qui doivent aller de l'avant sans moi maintenant !

Martel : Oh tranquillise-toi ils s'en sortiront. Et quand tu sortiras, peut-être tu n'auras plus besoin d'y penser, ils auront trouvé un moyen pour aller de l'avant. Je les connais ceux comme vous !

Joseph (à voix basse avec amertume) Et je me le mériterai vraiment !

Martel : Et tu resteras obligé pour t'en sortir, peut-être de mendier. Un autre poids pour la France et les français.

Joseph : Oh je ne crois pas ! Eh Martel, n'oublie pas que c'est la France qui m'a donné seulement quatre ans de prison ! Signe qu'à quelque chose je sers encore... La France a besoin d'hommes comme nous qui travaillent dur et tirent la charrette :

Martel (le prend par le col) N'insulte pas ce pays qui t'a donné à manger et qui te maintient !

Joseph (plus docile) Oh je n'y pense pas d'insulter la France, mais je sais qui m'a accueilli comme un frère et qui m'a traité comme une bête !

Martel (après un moment de silence ou il regarde fixement le prisonnier avec haine) Une bête ! Ne fait pas le malin ! (il le laisse avec un évident mépris) Reste à ta place plutôt. Souviens toi piémontais, tu as encore deux ans à purger et que deux ans c'est long et plein de choses peuvent arriver. Beaucoup de choses peuvent t'arriver

Joseph (se calmant) Je ne l'oublie pas, excusez moi. Mais dans deux ans, vous avez raison à me le rappeler, moi je sortirai de cette prison et je serai libre. Peut-être ma famille m'aura abandonné. Je me le serais mérité ; personne m'aidera ; je serais contraint de me trainer de ci de là jusqu'à la fin de mes jours. Mais je serais complètement libre de choisir. D'autres ici dedans ne le seront pas...

Martel (suspect) Que veux-tu dire ?

Joseph : Regardez-vous (insistant avec ironie sur les mots qui suivent) Monsieur Martel, Vous dans deux ans vous serez encore ici à travailler. Et vous le ferez jusqu'à la fin de votre vie. Ici dedans.

Martel (tête haute) Certainement ! Et j'en suis fier ! Je sers mon pays travaillant honnêtement ! Et je le protège des délinquants et assassin comme toi !

Joseph(levant les mains) Ah je n'en doute pas... Mais votre métier de geôlier que vous apporte t'il ? Qu'est que vous en tirez ? Seulement haine et mépris de la part de nous tous ? Et les ordres de vos supérieurs. Vous portez à la maison un salaire, certes, mais vous êtes liés pieds et mains à la prison. Et c'est votre prison.

Martel : Tu parle par jalousie ! Toi tu voudrais être à ma place... Faire subir aux autres au lieu de subir toi...

Joseph : Surement vous avez raison. Vous me l'avez rappelé tout à l'heure que suis une bête... Mais, faites vous un examen de conscience, vous qui dites de l'avoir à ma place.. Demandez vous si dans cette prison, au fond, nous ne sommes pas tous derrière des barreaux ! A différence que moi j'en sortirai, vous à l'inverse...

Martel (durement en poussant Joseph) Ca suffit ! Tu ne sais pas ce que tu dis ! Retourne à t'asseoir. (Joseph se couche et tourne le dos au public, dans la position du début) Maudit bâtard ! (murmurant in sort. Obscurité).

Acte X

Troisième scène dans la prison de Digne (décembre 1854)

(Même e décor, mais entre en scène Bouvier à la place de Martel le geôlier. Les lumières s'allument)

Personnages : Joseph Charbonnier et Bouvier)

Bouvier (c'est un homme à l'air modeste, il entre, s'assied sur un coin de la paillasse sur laquelle Joseph est toujours allongé, dos au public) Bonjour Joseph.

Joseph (se lève et s'assoie à coté de Bouvier) Bonjour Emmanuel.

Bouvier : Alors demain tu pars.

Joseph (souponnant) Oui

Bouvier : Tu n'est pas content ?

Joseph: Oui, oui...

Bouvier : Je ne comprend pas. Tu ne semble pas content, préoccupé...

Joseph (restant dans le vague) Mais non... Je ne sais même pas moi...

Bouvier : Pense à ceux qui restent. Pense à ceux qui ne sortiront jamais d'ici. Tu le sais le vieux Robert est en train de mourir. Il est rentré il y seulement deux ans, mais avec le froid, l'humidité et (abaissant le voix) les coups, maintenant il est mal fichu ; il n'arrivera pas à demain.

Joseph. Oui je sais...

Bouvier : Pense à moi aussi ! J'en ai encore pour sept ans ! Moi qui n'ait fait que voler dans la maison du Préfet. Je n'ai tué personne (s'apercevant de la gaffe). Oh excuse moi !

Joseph (sourit) Ne t'en fais pas. C'est une vieille histoire et je n'y pense plus. J'ai purgé ma peine.

Bouvier : Et alors qu' as-tu ?

Joseph (le regard perdu) J'ai peur, tu sais ?

Bouvier (ne semble pas comprendre) Peur ? Mais de quoi ? Il y a avoir peur de rester ici...

Joseph (met un bras sur l'épaule de Bouvier et le regarde fixement) Cher Bouvier, mon vieux, on a toujours peur de quelque chose (pause) Oui je suis content de sortir. Je suis content d'avoir escompté ma peine. Je serais content demain de passer sous le regard de Martel et de lui rire au nez en homme libre...

Bouvier : Espérons que il ne me le fasse pas payer à moi parce que je suis ton ami.

Joseph (le rassurant) N'ait pas peur, il ne pourra pas s'acharner plus de son habitude...

Bouvier (rit) Tu as raison. Même un comme lui ne peut pas empirer plus que tant...

Joseph (retournant à ses pensées) Non la question est une autre.

Bouvier : Dis moi.

Joseph : Les changements font toujours peur. Moi pendant ces années j'ai beaucoup pensé, tu sais ! Et je suis arrivé à me dire qu'ici bien ou mal c'était clair : je savais qui j'étais et qui vous étiez autour de moi.

Bouvier : Prisonniers et gardiens...

Joseph : Exact.

Bouvier : Et alors...

Joseph : Hors d'ici le monde a continué à tourner, moi pendant quatre ans je suis resté immobile. Ici c'était toujours pareil. Chaque jour les mêmes choses, les mêmes visages.

Bouvier : Faces de galère.

Joseph (rit de nouveau) Mais têtes connues ! Au dehors au contraire...

Bouvier : Mais dehors tu as ta famille ! tes enfants ! ta femme !

Joseph : oui, va savoir ! J'avais deux enfants de 12 ans, un de 16. Le plus grand déjà marié. Maintenant je trouverai tout changé : Pierre aura 20 ans et les deux autres ? A 16 ans je ne les reconnaitrai plus, mais surtout ceux seront eux qui ne me reconnaitront plus...

Bouvier : Tu n'as pas beaucoup changé : Laid hier, et laid tu es resté...(il rit)

Joseph (rit lui aussi) c'est vrai ! mais moi j'ai changé en mon fond intérieur. Mais eux ? Eux comment seront-ils ?

Bouvier (timidement) Mais ta femme ? elle n'aura pas changé...

Joseph (le regarde fixement) quatre années sans un mari c'est long.

Bouvier (fait une pause) Tu as raison. Je te comprends. Moi je ne suis pas marié : Je n'ai pas d'enfants : Je volais pour moi, pour manger et parce que je n'était pas capable de rien faire d'autre. Hors d'ici je n'ai personne qui m'attend, sinon la vie que je faisais avant. Quelques amis et quelques parents lointains. Pour moi cela sera facile de retrouver les mêmes choses. Si on ne me tue pas dans cette prison à force de coups.

Joseph (le pousse Bonnaire) Mais va... Mais je vois que tu as compris l'idée...

Bouvier (après une pause avec un soupir) Bien maintenant allons (il se lève) tu as encore une nuit ici avec nous. Essaie de ne pas ronfler trop, au sinon je te tue cette nuit et demain tu n'auras plus aucun problème (il sourit, Joseph lui aussi rit, puis il se retourne dos au public, s'allonge sur la paillasse, Bouvier sort).

Acte XI

Dans la maison de Joseph Charbonnier et de Marie Peyrot à Saumane (décembre 1854)

(Dans un angle la paillasse ou reste couché Joseph, sur l'autre coté de la scène se trouve une chaise où s'assiera Marie. Monologue de Marie : ses paroles se croisent avec celles de Joseph dans un dialogue imaginaire. A la fin de la scène, ils se lèveront et idéalement dans l'acte XIII -une scène réelle- ils commenceront à se parler)

Personnages : Marie Peyrot

Marie Peyrot (reste silencieuse pour un peu, puis commence à parler d'une façon incertaine, soupirant de tant en tant. Ce sont des pensées plus que des paroles) Je ne crois pas que le temps serait passé si vite (elle sourit) mais c'est toujours pareil Le temps que nous avons devant semble éternel et puis, dans un souffle, le voilà qu'il est passé (après un moment de pause) et demain je me retrouverai devant cet homme, que je reconnaitrai peut être plus. Je me le souviens d'une façon... savoir si la prison l'aura changé...

(première intervention de Joseph)

Marie Peyrot (en levant la tête) Et moi ? Moi j'ai changé pendant ces quatre années ! Et aussi tout le monde ! Comment sera demain soir dans cette maison qu'avec difficulté j'ai réussi à garder ? Que nous dirons nous ? Comment nous comporterons nous avec nos enfants. Oui, pendant ces quatre années nous nous sommes vus au parloir de la prison de Digne, mais à travers une grille. Paroles formelles. « Comment allez vous ? Vous avez maigri, On vous donne à manger ? ... » Mais dedans... dedans comme sommes nous ?

(deuxième intervention de Joseph)

Marie Peyrot (secoue la tête soupirant) Nous ne sommes plus les-mêmes. Tout ceci nous a changé. Quatre années d'éloignement forcé mais avant encore vingt années d'incertitude, de difficulté et de tentatives de planter des racines sur cette terre qui n'est pas la notre. Pas encore. Peut-être la sera-t-elle pour nos enfants... Peut-être. Mais eux aussi... comment regarderont ils nos Vallées, notre « Beubi » que nous avons quitté il y a tant de temps, pour finir ici, comme ça ?

(troisième intervention de Joseph)

Marie (énonçant) si tu restes à un poste, tu es comme un arbre bien planté qui enfonce ses propres racines dans la terre que l'on connaît bien, qui dresse branches et feuilles vers le ciel qu'il connaît, qui fait grossir son propre tronc dans un lieu qu'on connaît bien. Qui grandit et vit au milieu des autres qui te ressemblent et forment un bois ! Mais maintenant que sommes-nous ? L'arbre s'est renversé et les racines sont au contraire. Si je regarde ma terre, celle d'où nous sommes partis et cette France, où maintenant nous vivons, où nous mourrons, je ne sais plus où est le bas où le haut. Où sont les racines où les branches. Pourquoi sentir la nostalgie et la tristesse...

(quatrième intervention de Joseph)

Marie (joint les mains en prière) Seigneur, Notre Père, Toi qui a conduit le peuple d'Israël à travers des terres inconnues pour chercher un lieu où vivre et y construire une maison, pourquoi m'as-tu laissée seule dans cette

situation ? Pourquoi ne m'as-tu pas aidé, tu n'es pas resté près de moi ? Moi je t'ai cherché pendant de longues heures toutes ces années... Maintenant je ne sais plus qui je suis...

(Obscurité. Marie se lève et s'approche du centre de la scène en attendant Joseph)

Acte XII

Dans la prison de Digne (décembre 1854)

(Sur les paroles de Marie, Joseph se lèvera lentement de sa paillasse et se mettra assis)

(les monologues de Joseph et de Marie se croisent).

(A la fin les deux se lèveront et commenceront à se parler dans un dialogue réel dans l'acte XIII).

(première intervention de Marie)

Joseph (au début presque joyeux, il commence à parler pour ensuite tomber dans l'incertitude et les doutes. Ce sont des pensées plus que des paroles) C'est fini. Demain je serai hors d'ici. Je pourrai voir le ciel, non à carreaux, mais tout entier au dessus de ma tête ! Le ciel ! Comme il est grand le ciel ! Le même qui couvre et écrase tous, français et étrangers... Y aura-t-il quelqu'un pour m'attendre ? Ou serais-je seul, demain et dans les jours à venir ?

(deuxième intervention de Marie)

Joseph (le moral sous les talons) Certes que s'il n'y a personne, je ne pourrai pas me plaindre... Leur vie a changé et elle est allée de l'avant. Y aura-t-il encore une place pour un comme moi ? (il lève la tête et énonce) Joseph Charbonnier le charbonnier (à haute voix) ; Joseph Charbonnier l'étranger, le piémontais (à voix éteinte) ; Joseph Charbonnier l'ivrogne, celui qui ne s'occupe pas de sa maison et de sa famille (un murmure), l'assassin... De ceux-là, qui suis-je ?

(troisième intervention de Marie)

Joseph (avec conscience amère, il relève la tête et regarde dans le vide). C'est comme si maintenant j'émigrai une deuxième fois. Je ne pars plus de « Beubi » pour la France, je pars de la prison pour des espaces ouverts... J'avais perdu mes racines, me détachant de ma Vallée et je pensais les avoir planté ici, mais maintenant l'arbre s'est retourné une autre fois et je ne sais plus, si mes branches sont réellement capables de sortir de ces grilles et mes racines capables d'être replantées en terre inconnue. Ou bien je suis condamné désormais à rester ici, à coté de Bouvier et de Martel...

(quatrième intervention de Marie)

Joseph (baisse la tête et se met le mains sur les épaules) Notre Père qui étés au cieux,... enfant je priais par devoir et par peur. Puis pendant des années, j'ai prié seulement par habitude, mais maintenant je prie peut-être pour la première fois avec sincérité. Je t'ai haï pour ce qui m'est arrivé, pour la méfiance, la distance et la haine des français. Puis je t'ai haï pour ce dimanche soir maudit et pour toutes les vexations et les violences de la prison. Et maintenant je sors d'ici et j'ai encore besoin de Toi. Que Tu m'aide à trouver une route et être finalement en paix. Amen.

(cinquième intervention de Marie)

(après les dernières paroles de Marie, dans l'obscurité elle se lèvera et attendra Joseph au centre de la scène. Les lumières s'éclairent et Joseph à son tour, se lève et idéalement sortira de la prison et rencontrera sa femme au centre de la scène)

Acte XIII

Hors de la prison de Digne (décembre 1854)

Joseph (émotionné) Maria !

Marie (elle aussi un peu anseuse) Bonjour, Giuseppe...

Joseph (comme ci-dessus) Vous êtes venue...

Maria (comme ci-dessus) Naturellement... Nous avons une longue route avant d'arriver à Saumane. Il me semblait juste de ne pas vous laisser seul à la faire.

Joseph :Merci

Marie : Allons-y (elle se tourne pour sortir)

Joseph (incertain la retient par le bras) Attendez (Marie interrogative se tourne) nos enfants comment vont-ils ?

Marie (se retourne vers lui) Hyppolite et Pierre travaillent, comme toujours et avec eux s'est joint Joseph Barthelemy. Désormais il est grand lui aussi. Et Marie est allée à Marseille dans une famille à faire la bonne. C'est le Pasteur Musset qui nous a donné l'adresse : Il a écrit une lettre de référence et ils l'ont prise. Il y a six mois maintenant...

Joseph : ils sont tous loin maintenant.

Marie : Il fallait travailler pour nous maintenir tous. Moi aussi je suis allé dans d'autres maisons...

Joseph : Je comprends. Mais maintenant je retournerai moi aussi travailler !

Marie : Vous devez vous reprendre. Vous êtes fatigué.

Joseph : J'y arriverai. Aussi parce que nous sommes restés seulement nous deux à ce que j'ai compris...

Marie : Oui.

Joseph (cherche à changer de discours) Ils vont biens ? Je parle des fils.

Marie : Oui, ils vont biens

Joseph : Eh eux désormais ils ont leurs racines en France.

Marie (cherchant de minimiser la chose) Ils ont des amis. Hyppolite une femme et des enfants. Pierre aussi voudrait se marier rapidement...

Joseph (avec une sorte d'amertume) C'est naturel... Et vous ?

Marie (semble ne pas comprendre) Nous ?

Joseph (en difficulté) Oui, nous. Sommes-nous bien ici ?

Marie (en souriant) Vous voudriez partir ? Une autre fois. De nouveau ? Ou bien retourner dans les Vallées !

Joseph : Non ... c'est que je me demande, si...

Marie (le regarde fixement) Joseph ! Nous sommes étrangers, certes. Nous le seront partout. Le choix nous l'avons fait il y a des années. Beaucoup d'années. Et vous, vous sortez de prison. C'est ce que ils voient en vous. Mais ce sont des choses que les autres nous ont attribué. Nous devons avoir bien clair qui nous sommes vraiment. Laissons aux autres leurs jugement faciles. Moi je sais qui je suis.

Joseph : Et qui êtes vous ?

Marie : Moi je suis Marie Charbonnier, née Peyrot. Votre femme. La mère de nos enfants et la « sirventa » de beaucoup de maisons de « Monsieur » de Saumane. Je ne peux pas être quelqu'un d'autre. Et je n'ait pas envie. Le temps... Vous qui voulez-vous être ?

Joseph (après une pause) Vous avez raison. Maintenant j'ai les idées claires.

Marie (décidée) Alors partons. La route est longue de Digne à Saumane. J'ai loué un charriot, si vous voulez, vous pouvez le conduire.

Joseph (va partir, puis hésite et s'arrête un instant) Allez devant, je veux m'arrêter quelques minutes à... saluer ces murs. Au fond... pendant quatre années ils ont été ma maison.

Marie (avec un sourire et un soupir, l'atmosphère est semblable à celle de la scène de l'acte II) ça va. Pendant le trajet nous pourrons beaucoup parler. (elle regarde dehors) Moi j'y vais. Vous ne vous pressez pas. Vous me rejoignez la bas. (elle indique dehors et sort).

Acte XIV

Dans un lieu imaginaire (décembre 1854)

(Personnages : Joseph -58 ans- et Joseph vieux)

Joseph-58 ans (avec un soupir) Allez, Giuseppe. Allez, tu est arrivé jusqu'ici et tu peux recommencer ! Au diable ceux qui me regarderont mal et penserons de moi ce que je ne suis pas.

Joseph vieux : Personne n'est capable de juger qui que ce soit.

Joseph-58 ans : j'ai encore à démontrer beaucoup de choses : Que je suis un honnête homme, un travailleur et que je ne crains pas le futur.

Joseph vieux : Chaque homme, chaque femme doit démontrer avant tout à lui-même qui il est et qu'est-ce qu'il fait.

Joseph-58 ans (à tête haute) Mes enfants, Marie et tous ceux qui sont autour de moi, pourront voir ce dont je suis capable.

Joseph vieux : ceux ne sont pas les vivants à juger les vivants. Seulement l'histoire peut le faire.

Joseph-58 ans : Mon histoire sera celle d'un étranger qui a fait de la prison et qui en est ressorti meilleur. L'histoire des autres... ? chacun écrit la sienne.

Joseph vieux : L'histoire de chaque homme et de chaque femme vaut en soi-même et peut servir comme enseignement, de façon consciencieuse et attentive pour que personne n'oublie.

Joseph-58 ans (comme s'il entendait une voix lointaine) Juste ! Pour que personne n'oublie (après une pause) Mais maintenant il faut y aller. (avec un immense soupir, comme pour récupérer énergie et courage pour ce lancer dans le vide, il se tourne vers la sortie et appelle à grand voix) Marie ! Attends moi ! J'arrive...(il sort)

(sur la scène entre lentement la Chorale qui commencera le Chant VII : «Amara terra mia » (Domenico Modugno). A la fin du chant la chorale reste sur la scène.

EPILOGUE

(Dans un lieu imprécisé dans les Vallées, aujourd'hui)

*(A la fin du chant de la Chorale,
les deux jeunes du début du spectacle, retournent sur le devant de la scène,
le décor c'est celui du prologue)*

Sonia (enthousiaste) Quelle histoire, mais quelle histoire.

Marco (absorbé par ses pensées) Nos pensées se sont envolées, n'est-ce pas ?

Sonia : Mais non pourquoi ?

Marco (minimisant) Mais tu rigoles ! Nous avons inventé pas mal de choses. Certainement. Nous avons deux qui se sont mariés, puis lui qui a tué quelqu'un en France...

Sonia : Mais cela pourrait être vrai ! Le reste je dis...

Marco : Ben certes, peut-être.

Sonia : Marco, des fois nous avons tiré une série d'idées, de pensées. Je ne vois rien de mal. De plus nous n'avons émis aucun jugement.

Marco : C'est sur.

Sonia (insiste) Et nous n'avons inventé rien d'absurde, d'impossible. Nous ne les avons pas envoyés sur la lune !

Marco (riant) Il ne manquait plus que ça...

Sonia : Alors cela pourrait être la vérité, pourquoi pas ? On pourrait en faire un film, un spectacle ?

Marco (riant) Oui, appelons Spielberg...

Sonia (absorbée, en rigolant) Ehm, Ehm, Ehm. Je ne sais pas. Mieux Bertolucci, cela me semble plus dans son style.

Marco : Allez, Sonia, arrête de te moquer (changeant de ton), au fond (pause) mais non, va !

Sonia(curieuse) Quoi ? dis-le moi !

Marco : Tu sais, je me disais, nous n'avons rien inventé vraiment. Nous avons imaginé quelques choses autour des faits, mais pour le reste, nous avons parlé des émotions et des sentiments de gens communs. Ne crois-tu pas ?

Sonia (après une pause) Beh, tu n'es pas aussi idiot comme parfois tu veux le paraître ...(elle rit) Tu as dit une chose importante.

Marco (faisant l'idiote) Vraiment ?

Sonia : Va, Marco, écoutes . Ce que je veux dire, est que ceux sont réellement ces choses qui comptent. Les sentiments et les émotions. Ce qui ne change pas est lié à nos peurs et à l'insécurité de chacun d'entre nous. Et qui ne laisse aucune trace dans les livres d'histoire.

Marco (sournois) Et tu sais pourquoi ? (pendant que Sonia secoue la tête) parce que ces choses sont éternelles. Elles sont présentes dans chaque époque, donc inutile de l'écrire dans les livres d'histoire. Nous les connaissons depuis des milliers d'années.

Sonia (après une dernière pause) Écoutes ! Et si au lieu de tourner un film, on écrivait le texte pour une pièce de théâtre ?

Marco : Pour le théâtre ? Bonne idée !

Sonia (le prend par la main) Allons à la maison alors. Allons l'écrire avant de tout oublier ! Jusqu'ici personne a jamais entendu notre histoire ! Ici nous n'avons plus rien à faire pour cette fois... (elle l'entraîne dehors en courant).

La Chorale exécute le morceau final du Chant VIII « Gracias a la vida ».

Sur cette mélodie tous les acteurs rentrent sur scène en dernier Marco et Sonia.

A la fin du chant le spectacle se termine.